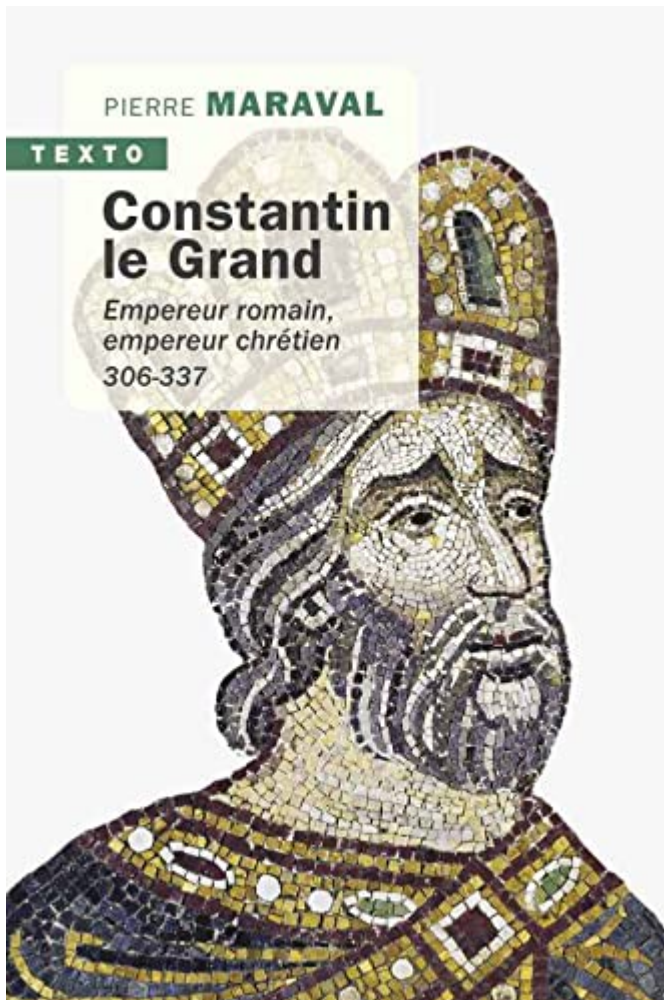


25 juillet 306 : Constantin est proclamé (illicitement) nouvel Auguste (empereur) par les légions romaines.

Constantin 1^{er}, né à Naissus en Mésie le 27 février 272 et mort le 22 mai 337 près de Nicomédie, est un empereur romain majeur du IV^e siècle. Bien qu'initialement proclamé Auguste de façon illégitime par ses troupes, à la mort de son père Constance Chlore en 306, son règne est entériné en 310 par l'empereur Galère, et se poursuit sans discontinuer jusqu'à sa mort en 337. Il parvient à unifier le pouvoir impérial en 324 en triomphant sur son co-empereur Licinius, mettant ainsi fin à 38 années de tétrarchie. Il a donc été seul maître de l'Empire romain pendant 13 ans.



L'empereur Constantin 1^{er} mène une vie politique militaire, religieuse et économique profondément réformatrice, qui lui permet de réunir sous son unique autorité un Empire affaibli et divisé. Il se débarrasse des empereurs Maxence en 312 (bataille du pont Milvius) et Licinius en 324 (bataille d'Andrinople). Son règne voit l'établissement de la liberté de culte individuel, qui met fin aux persécutions des chrétiens

(édit de Milan, 313).

Il met provisoirement fin aux dissensions des Églises d'Orient en convoquant le premier concile de Nicée (325), et affirme son autorité dans le domaine religieux : c'est le césaropapisme. Il instaure une monnaie stable (le *solidus*, 312), développe l'administration centrale, défend les frontières de l'Empire contre les Francs, les Alamans, les Sarmates, les Goths et les Sassanides. Il fonde en 330 une capitale à son nom, Constantinople (actuellement Istanbul).

Ses réformes favorisent largement l'essor du christianisme, vers lequel il se tourne progressivement, et dont il est devenu l'un des saints pour l'Église orthodoxe et un saint local pour l'Église catholique, sous le nom de « **Constantin le Grand** ».

25 juillet 1139 : bataille d'Ourique et défaite des musulmans (Naissance du Portugal).

La bataille d'Ourique a eu lieu dans la campagne d'Ourique, actuel Alentejo (au sud du Portugal), le 25 juillet 1139, qui selon la tradition serait la date anniversaire d'Alphonse-Henriques de Portugal et de Saint Jacques (désigné par la légende comme le saint patron de la lutte contre les Maures et surnommé « *Matamore* » - tueur de Maures). Elle a une place importante dans l'histoire du Portugal puisqu'elle marque la naissance de l'indépendance du pays.



Ce que l'on nomme bataille fut certainement une altercation violente entre des troupes chrétiennes, commandées par Alphonse-Henriques, et des Maures, pendant l'une des nombreuses incursions faites par les chrétiens en terres musulmanes ; bétail, esclaves et autres biens étaient le principal but de ces incursions. C'est pourquoi les troupes chrétiennes ne s'attendaient certainement pas à cette altercation et, malgré leur infériorité numérique, elles remportèrent la bataille. De fait, les troupes d'Alphonse-Henriques affrontent celles de cinq rois Maures almoravides, dirigées selon les chroniques portugaises par le roi Esmar (ou Ismar), et qui étaient affaiblies par des dissidences internes.

Porté par cette victoire, Alphonse-Henriques décide de s'autoproclamer roi du Portugal sous le nom d'Alphonse 1^{er} de Portugal (à moins que ce ne soit ses troupes qui l'aient acclamé sur le champ de bataille). Sa chancellerie commence à utiliser le titre de *Rex Portugallensis* (Roi des Portugalenses ou Roi des Portugais) à partir de 1140 — le faisant roi de fait, avant que le titre (et l'indépendance du Portugal) ne soit solennellement reconnu par le roi de Léon en 1143 avec le traité de Zamora et, plus tard, par le Saint-Siège en mai 1179 avec la bulle pontificale *Manifestis Probatum* du pape Alexandre III.

La légende raconte que Dieu serait intervenu en faveur des Portugais. Cette bataille marque tellement l'imaginaire portugais qu'elle se retrouve plus tard sur le drapeau du pays : les

cinq écus bleus représentent les cinq rois maures vaincus de Lisbonne, Badajoz, Beja, Elvas et Évora. L'aide *divine* qui permet à Alphonse 1^{er} d'être victorieux est commémorée par des points blancs représentant les cinq blessures du Christ.

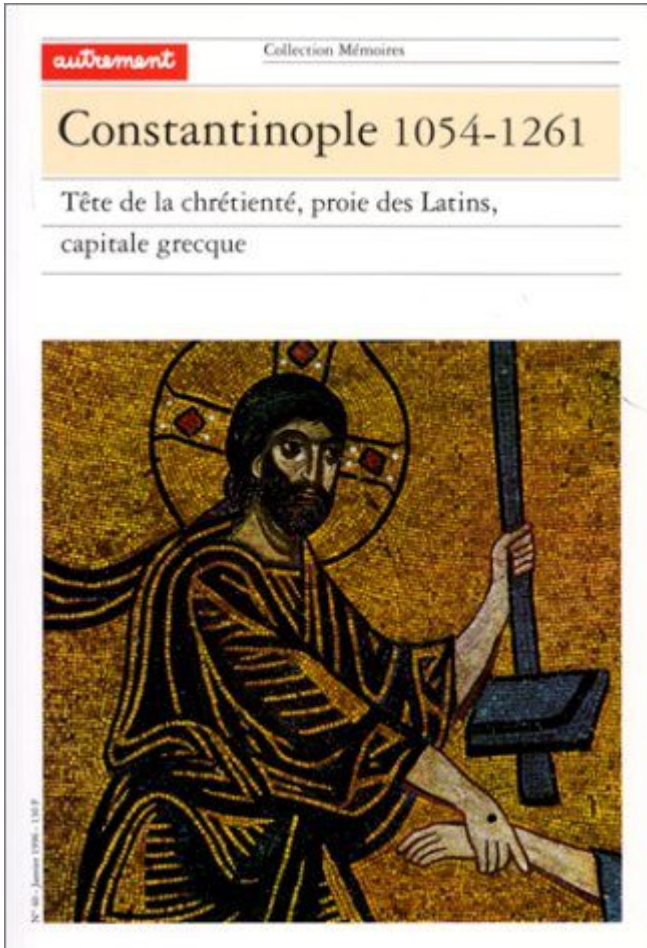
Il n'existe aucun consensus parmi les chercheurs sur le lieu exact de la bataille d'Ourique. La plus ancienne description de la bataille apparaît dans la *Chronique des Goths* dans la partie traitant de l'ère hispanique de 1177 (1139 de l'ère chrétienne).

Cette bataille décisive est inscrite dans le drapeau national à travers les 5 écussons bleus symbolisant les 5 Almoravides vaincus.



25 juillet 1261 : Alexis Strategopoulos reconquiert Constantinople, mettant fin à l'empire latin d'Orient.

Alexis Strategopoulos est un général nicéen puis byzantin durant le règne de Michel VIII Paléologue. Il atteint le rang de grand domestique et de César. Son fait le plus connu est la reprise de Constantinople en 1261.



Rien n'est connu des premières années de la vie d'Alexis. Un sceau daté des environs de 1255 a été trouvé portant l'inscription « *Alexis Strategopoulos de la famille Comnène* » mais ses liens exacts avec les Comnènes restent flous. Il apparaît pour la première fois dans les chroniques en 1252-1253 durant le règne de Jean III Doukas Vatatzès quand il dirige un détachement de l'armée envoyée piller le despotat d'Épire autour du lac Ostrovo. En 1254, il est à Serrès et l'année suivante, il participe aux côtés du *pinkernes* Constantin Tornikios à une campagne infructueuse contre la forteresse de Tzepaina dans l'ouest des Rhodopes. De ce fait, et en raison de sa proximité avec la faction de l'aristocratie regroupée autour de Michel Paléologue, il est congédié. Peu de temps après, son fils Constantin est aveuglé pour trahison et en 1258, Alexis est emprisonné.

Il ne reste pas en prison très longtemps. En effet, il est libéré peu après la mort de Théodore II Lascaris et devient un fervent partisan de Michel Paléologue et de son coup d'État contre George Muzalon pour assumer la régence du jeune héritier Jean IV Lascaris. La même année, il est élevé par Michel au rang de grand domestique de l'Empire de Nicée et accompagne l'armée dirigée par le sébastokrator Jean Paléologue en Macédoine. Alexis participe à la campagne contre le despotat d'Épire qui conduit à la victoire décisive de Pélagonia. Après ce succès, Jean Paléologue envahit la Thessalie tandis qu'Alexis et Jean Raoul ont pour mission de soumettre l'Épire. Alexis y parvient en s'emparant d'Arta, la capitale du despotat. Il libère alors de nombreux prisonniers nicéens et contraint le despotat Michel II

Doukas à fuir sur l'île de Céphalonie. Ce succès lui permet d'accéder à la dignité de César. Toutefois, l'année suivante, les succès nicéens sont largement annulés. Le despote Michel, son fils et une armée de mercenaires italiens débarquent à Arta et bénéficient du soutien de la population épirote. L'armée épirote affronte ensuite celle d'Alexis dans la passe de Trikorfon près de Naupacte. L'armée nicéenne est mise en déroute et Alexis capturé.

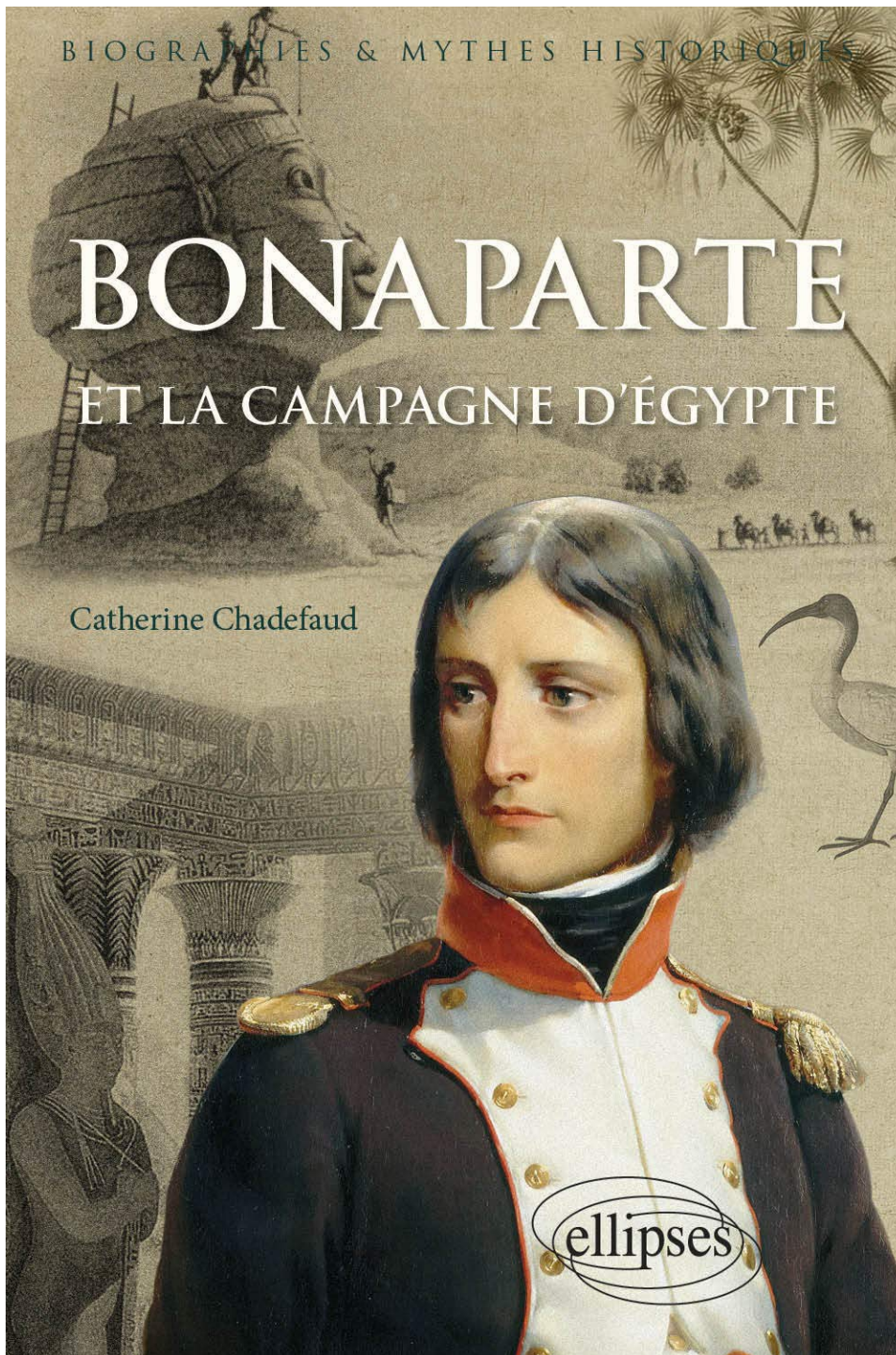
Malgré ces revers, l'empereur Michel VIII l'envoie reconnaître la ville de Constantinople en 1260. La cité, capitale de l'Empire latin d'Orient, constitue le principal objectif des empereurs de Nicée depuis de longues années. Sa reprise permettrait de refonder l'Empire byzantin disloqué depuis 1204. Malgré un premier échec en 1260, Michel VIII ne renonce pas à la reconquête de l'ancienne capitale impériale. Il conclut une alliance avec Gênes et en juillet 1261, Strategopoulos, libéré par les Épirotes, est envoyé avec une petite troupe de reconnaissance de 800 soldats, en majorité des Coumans, pour surveiller les Bulgares et espionner les défenses des Latins. Quand cette petite force atteint Selymbria, son commandant apprend de fermiers locaux l'absence de la garnison latine et de la flotte vénitienne, alors engagées dans un raid contre l'île nicéenne de Daphnousie. D'abord hésitant du fait de la faiblesse numérique de son armée qui pourrait être détruite mais aussi du fait des ordres qu'il a reçus, Alexis décide finalement de reprendre la cité.

La nuit du 25 juillet 1261, Alexis et ses hommes s'approchent des murs de la cité et se cachent dans un monastère près de la porte du printemps. Alexis envoie un petit détachement dirigé par quelques-uns des fermiers de Selymbria pénétrer dans la cité par un passage secret. Ils attaquent ensuite les murs de l'intérieur et surprennent les gardes. Ils ouvrent alors la porte, permettant à la force byzantine de rentrer dans la ville. Les Latins totalement pris au dépourvu, les Byzantins prennent le contrôle des murs terrestres. Craignant la revanche des Byzantins, les habitants latins se ruent précipitamment vers le port, espérant s'échapper sur les navires. Grâce à l'arrivée de la flotte vénitienne, ils sont évacués rapidement, la flotte vénitienne ne menant aucune tentative pour reprendre la cité. Le 15 août, le jour de la Dormition de la Théotokos, l'empereur Michel entre triomphalement dans la ville et est couronné dans la basilique de Sainte-Sophie.

Cet action d'éclat garantit à Alexis la notoriété et la gloire. En 1262, de nouveau à la tête d'une armée envoyée contre l'Épire, il est vaincu par Nicéphore Doukas et capturé. En 1265, il est échangé contre Constance de Hohenstaufen et retrouve sa liberté. Il meurt entre 1271 et 1275.

25 juillet 1799 : bataille d'Aboukir, pendant la campagne d'Égypte.

L'Empire ottoman, poussé par la Grande-Bretagne, a déclaré la guerre à la France. Deux armées doivent attaquer l'Égypte : l'une transportée par la flotte britannique, l'autre concentrée au nord de la Syrie actuelle.



Bonaparte a choisi de prendre, comme à son habitude, l'initiative : en février 1799, il s'est emparé de Gaza, d'El-Arich et de Jaffa, mais il a échoué devant la ville de Saint-Jean-d'Acre, après deux mois de siège éreintant. Cette ville était défendue par son gouverneur Djezzar Pacha et son ancien condisciple de l'École militaire de Paris, Antoine de Phélippeaux, un excellent artilleur. De plus, la ville étant continuellement ravitaillée en hommes, nourriture, eau et matériel par la marine

britannique et l'armée française étant décimée par la peste noire, Bonaparte mit fin à ses rêves de conquêtes en Orient. En effet, il rêvait de prendre Constantinople puis de fondre sur l'Inde afin d'aider l'insurrection locale contre les Britanniques. Il rêvait aussi qu'une fois arrivé à Constantinople, il retournerait avec toute son armée en France en passant par Vienne.

Le 14 juillet 1799, une flotte britannique de 60 vaisseaux met à terre 16 000 hommes, sous le commandement de Mustafa Pacha, un vétéran de la précédente guerre russo-turque. Ceux-ci prennent d'assaut les fortifications du port et mettent 300 Français, sous les ordres du chef de bataillon Godart, hors de combat. La presque île change de camp et les étendards turcs flottent sur les bastions de la ville.

Fier de ce succès, Mustafa Pacha ne se presse pas de marcher sur Le Caire. À Mourad Bey, qui a réussi à s'échapper et à le rejoindre, il déclare : « *Ces Français tant redoutés dont tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, et les voilà qui fuient devant moi* » Mourad lui réplique : « *Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer, car s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aiglon* ».

Napoléon rassemble le plus de troupes possibles. Sans attendre Kléber, il marche sur Aboukir avec les divisions de Lannes, de Desaix, et la cavalerie de Murat, soit 10 000 hommes et 1 000 cavaliers. Les Turcs rassemblent 18 000 hommes, dont 8 000 sont en état de combattre.

Le 25, les Turcs se mettent sur la défensive et s'appuient sur une solide redoute, entre leurs lignes et la mer. Les Britanniques, trop loin des côtes à cause des hauts fonds, ne peuvent utiliser leur artillerie contre les Français. Bonaparte place son artillerie sur les hauteurs mais la première attaque qu'il lance est un échec : Desaix piétine, Murat n'ose pas charger, vu la mitraille qui s'abat au-dessus de sa tête.

Puis survient un évènement qui provoque un véritable déclic dans l'armée d'Égypte : le pacha sort du fort avec ses hommes et coupe les têtes des soldats français morts ou blessés. Une rage s'empare des Français, qui sans ordres, se ruent sur les rangs ennemis. Murat, avec sa cavalerie, opère un mouvement tournant puis parachève la manœuvre en chargeant si rapidement qu'il traverse toutes les lignes adverses et débouche derrière la ville, coupant la retraite à Mustapha Pacha qu'il capture en combat singulier : le pacha lui tire une balle qui traverse sa bouche, lui coupe la glotte, rebondit sur une de ses vertèbres, et va finalement se loger dans ses côtes, et le Français lui coupe trois doigts et lui lance : « *Si tu refais ça à mes soldats, je te jure par Allah, je te couperai d'autres choses plus importantes.* » Murat sera opéré et le lendemain pourra tranquillement reprendre son commandement.

Pendant ce temps, le reste de l'armée turque se jette à la mer et périt noyé en tentant de regagner les vaisseaux. Pendant plusieurs marées, le rivage est couvert des turbans des Turcs. 3 000 Ottomans réussissent à se retrancher dans le fort, mais ils se rendent quelques jours plus tard, vaincus par la soif et la faim.

Murat est promu le soir même général de division. Il n'est pas le seul à avoir fait des prodiges : le colonel Bertrand, blessé deux fois dans la bataille, est stupéfait d'entendre Bonaparte lui ordonner de prendre 25 hommes et de charger *cette canaille*, en se voyant désigner une

colonne d'un millier de cavaliers Mamelouks.

La « *furia* » française s'est révélée payante : 220 morts et 600 blessés seulement. Les pertes turques sont énormes : 2 000 morts sur le champ de bataille, auxquels s'ajoutent 4 000 hommes noyés et puis enfin les 1 000 morts et les 1 500 prisonniers du fort d'Aboukir.

Chateaubriand écrit : « *A Aboukir, ne détruisit-il pas treize mille Osmanlis avec quelques chevaux ?* » Dans ses Mémoires d'outre-tombe. (Liv. XIX, ch. 16).

Kléber, n'arrive que le soir. Sidney Smith, l'amiral de la flotte britannique, fait porter la responsabilité de la défaite sur les chefs ottomans : ils n'ont pas suivi ses précieux conseils, ceux en particulier de s'emparer de la ville de Rosette pour pouvoir isoler Alexandrie. De plus, les Ottomans n'ont pas engagé toutes leurs troupes par rapport à l'objectif recherché, la prise d'Alexandrie.

Aboukir donne aux Français plusieurs mois de répit. Desaix, poursuit jusqu'en Haute-Égypte Mourad Bey. Celui-ci se fait surprendre par la colonne mobile du chef de brigade Morand (11-12 août 1799), mais le chef mamelouk reste insaisissable.

Le 23 août, laissant le commandement à Kléber, Bonaparte s'embarque sur la frégate Muiron, avec Berthier, Murat, Lannes et d'autres, car, à la lecture des journaux britanniques, il apprend les récentes défaites du Directoire. À cette occasion, il se fait surnommer le « *Général Bonne Attrape* ».

À moyen terme, la présence française en Égypte s'avère impossible à maintenir. Kléber rétablit la domination française sur le pays grâce à sa victoire à Héliopolis, le 18 mars 1800. Mais moins d'un mois plus tard, il est assassiné dans son jardin du Caire par un élève en théologie. Son successeur, Menou, qui n'a pas les compétences d'un chef de guerre, est battu à Canope, et capitule le 2 septembre 1801. D'après la convention, les Britanniques ramènent l'armée en France.

Restait en Égypte le souvenir d'une incroyable aventure, et deux ou trois cents traînants ou déserteurs, devenus des « *Mamelouks français* ». Ainsi, Chateaubriand put rencontrer des Gascons ou des Picards, renommés pour leur courage et dont les beys et les pachas se disputèrent les services. La bataille se finit finalement par une victoire turque.





25 juillet 1814 : bataille de Lundy's Lane (guerre anglo-américaine).

La **bataille de Lundy's Lane** est une bataille de la guerre anglo-américaine de 1812 qui eut lieu le 25 juillet 1814 dans le cadre de la campagne du Niagara. Le fait marquant fut réalisé en 1814, lors d'une nouvelle invasion du Haut-Canada sous le commandement du major-général Jacob Jennings Brown.

Initialement elle visait Kingston sur le lac Ontario, mais elle fut déplacée au Niagara parce que les navires britanniques contrôlaient le lac Ontario. Durant les six premiers mois de 1814, les pertes furent élevées dans les deux camps et les Américains durent se retirer au fort Érié, mettant un coup d'arrêt à leur avancée dans le Haut-Canada.



25 juillet 1816 : mort à 76 ans du vice-amiral Charles Bernard de Marigny.

Le père de Marigny appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Normandie, mais son défaut de fortune ne lui eût pas permis de donner à ses huit enfants une éducation conforme à son rang, sans le secours des institutions destinées aux enfants nobles. Des trois frères de Marigny, l'aîné était officier de dragons, le second servait dans la marine, un autre était à l'école militaire. Quant à lui, destiné à l'état ecclésiastique, il est placé de bonne heure au séminaire de Sées pour y suivre ses études. Mais la sollicitude de ses parents ne put maîtriser le penchant qui le portait aux entreprises aventureuses ; à 14 ans, il quitte la maison paternelle, et se rend à pied à Rochefort, où il réclame la protection de son frère, plus âgé que lui de quelques années, et qui y servait alors comme garde de la marine.



Le jeune Marigny se fait, dès ce moment, une règle de conduite dont il ne se départit jamais ; n'ayant rien à attendre de son père, mécontent du parti qu'il avait pris, il voulut désormais ne rien devoir qu'à lui-même, et il travailla nuit et jour pour acquérir les connaissances nécessaires à l'état qu'il embrassait.

Ses efforts furent couronnés de succès. Admis, en 1754, parmi les gardes de la marine, l'année

suiivante il obtint un ordre d'embarquement sur la frégate *La Valeur*, avec laquelle il fait une campagne de 14 mois. Cependant sa constitution semblait désavouer son goût pour le métier de marin, car pendant la durée de cette campagne, il éprouva constamment le mal de mer; mais sa persévérance maîtrisa chez lui la nature, et dans une nouvelle campagne qu'il fit sur le même bâtiment, les symptômes de cette maladie disparurent entièrement.

Nommé enseigne de vaisseau en 1757, Marigny s'embarqua d'abord sur la corvette *Le Zéphir*, et ensuite sur *L'Actif*. Ce vaisseau faisait partie de l'escadre de huit vaisseaux et deux frégates, aux ordres du comte d'Aché, destinée à protéger les possessions françaises dans l'Inde, et il participa aux divers combats qu'elle soutint contre les Anglais sur la côte de Coromandel, en 1758.

Après une campagne d'environ quarante mois, le chevalier de Marigny revint en France sur *Le Zodiaque*. Il sert successivement sur les vaisseaux *Le Glorieux*, *Le Minotaure*, *L'Union*, la frégate *La Légère*, et la flûte la *Garonne*, avec lesquels il fait diverses campagnes à Saint-Domingue, à la côte d'Afrique, aux îles du Vent, au Portugal et en Inde, jusqu'en 1767, époque à laquelle il est fait lieutenant de vaisseau. Étant à l'Île-de-France, en 1768, il reçoit l'ordre de s'embarquer, comme passager, sur un bâtiment de la Compagnie des Indes, avec la mission d'explorer les côtes de Coromandel et du Bengale. Il visita alors les différents comptoirs européens, y recueillit des renseignements qu'il consigne dans des mémoires particuliers. Ce voyage dure environ huit mois, et à son retour en France il dépose au ministère de la marine les résultats de ses recherches.

En 1770, Marigny est nommé au commandement de *La Dorade*. Cette gabare, qui était destinée à faire le cabotage sur les côtes de France, est employée à transporter à Rochefort une grande quantité de munitions navales accumulées depuis longtemps à Bayonne, et Marigny s'acquitte de cette mission sans être inquiété par les croiseurs britanniques. Au désarmement de ce bâtiment, il est nommé premier aide-major de la marine à Brest. Là, il s'occupe de l'instruction et à la discipline des troupes. Lorsqu'en 1773, une escadre dont le commandement était destiné au comte d'Estaing est armée à Toulon, Marigny fut désigné pour en faire partie sur le vaisseau *Le Lion*, mais l'expédition projetée n'ayant pas eu de suite, l'escadre désarme sans avoir pris la mer. En 1775, Marigny est fait chevalier de Saint-Louis, et nommé au commandement de la corvette le *Serin*. Il prit également celui de la station des îles du Vent, chargée de protéger le commerce français dans ces parages.

Une maladie de près d'une année, causée par l'imprudence qu'il commit de coucher à bord de son bâtiment trop nouvellement peint, le força d'en quitter le commandement ; mais lorsqu'il fut rétabli, on lui confia celui de la corvette *l'Étourdie*, avec laquelle il fit une campagne de six mois sur les côtes de la Manche. À la fin de l'année 1777, Marigny, qui commandait la frégate la *Belle Poule*, fut chargé de reconduire aux États-Unis Simeon Deane, qui avait été envoyé par Benjamin Franklin avec le Traité d'alliance franco-américaine et le Traité d'Amitié et de Commerce franco-américain.

Le 7 janvier 1778, cette frégate, se trouvant par le 45° 46 de latitude nord, et le 8° de longitude, fut rencontrée par les vaisseaux britanniques HMS *Hector* et *Courageux*, tous deux de 74, qui lui tirèrent chacun un coup de canon à boulet. Ils parvinrent à placer la *Belle Poule* entre leurs feux, et enjoignirent au commandant de mettre son canot à la mer. Le

chevalier de Marigny s'y refusa. Alors l'un des deux lui détacha une embarcation avec un officier qui lui fit les questions suivantes « *Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ?* » Le chevalier répondit : « *Je suis la Belle Poule, frégate du roi de France ; je viens de la mer, et je vais à la mer ; les bâtiments du roi mon maître ne se laissent jamais visiter.* » Après quelques pourparlers, dans lesquels le chevalier de Marigny montra la même réserve et le même caractère, l'officier anglais s'excusa sur ce que son commandant avait pris la *Belle Poule* pour une frégate américaine, masquée sous le pavillon français.

Contrarié pendant trente-six jours consécutifs par des vents contraires, dégréé et menacé de perdre sa mâture, ses vivres épuisés et son équipage accablé de fatigues, le chevalier de Marigny se vit contraint de revenir à Brest. Il n'y resta que le temps nécessaire pour transborder son équipage sur la *Sensible*, et il reprit immédiatement la mer avec cette frégate. Cette fois, sa traversée fut si heureuse, qu'après avoir débarqué aux États-Unis l'envoyé américain, et fait plusieurs prises, dont un corsaire, il était de retour à Brest soixante-cinq jours après son départ de ce port. En opérant son retour, il fut rencontré, à la hauteur d'Halifax, par le vaisseau anglais HMS *Centurion* (50 canons) et la frégate HMS *Diamond* (32 canons). Le vaisseau le héla, en lui demandant où il allait. « *Je tiens la mer* », répondit le commandant, et il continua sa route.

L'activité continue de Marigny avait altéré sa santé, mais comme les relations diplomatiques entre la France et le Royaume-Uni se détérioraient, il resta dans la Marine. La guerre éclata entre la France et l'Angleterre au mois de juin de la même année, et la *Sensible*, qui était la frégate de répétition du comte d'Orvilliers, participa au combat d'Ouessant, le 27 juillet 1778.

À la suite de cette affaire, Marigny fut nommé capitaine de vaisseau, et il passa au commandement de la *Junon*. Le 25 juillet 1779, l'armée navale aux ordres du comte d'Orvilliers sortit de Brest pour se réunir aux Espagnols. Cette jonction opérée, elle entra dans la Manche, et se dirigea sur les côtes d'Angleterre. L'escadre légère, que commandait La Touche-Tréville était en avant. Le 17 août, au matin, la *Junon*, qui en faisait partie, signale plusieurs voiles au vent, dont un vaisseau. Ayant reçu l'ordre de lui donner la chasse, elle suit ses mouvements, et, manœuvrant de manière à lui couper le chemin, l'atteint à demi-portée de canon de la côte. C'était le HMS *Ardent*, de soixante-quatre canons. Après avoir assuré son pavillon, Marigny commença le feu ; s'apercevant que le vaisseau n'ouvrait ses sabords que l'un après l'autre, il le jugea mal préparé au combat. Il passa derrière lui pour l'attaquer à tribord. Le HMS *Ardent* répondit faiblement au feu nourri de la *Junon* ; ses coups étaient incertains, mal dirigés. La frégate la *Gentille*, joignant la *Junon*, attaqua le vaisseau à bâbord. Pris entre deux feux et voyant s'approcher l'escadre légère, le HMS *Ardent* amena son pavillon. Plus tard, le marquis de Rossel fut chargé de faire du combat le sujet d'un tableau qui fut envoyé au commandant de la *Junon*, portant en légende : « *Donné par le roi au brave chevalier de Marigny.* » Le ministre de la marine, en lui annonçant ce cadeau, lui disait dans sa lettre : « *Sa Majesté vous donne le commandement du vaisseau l'Ardent, que vous avez attaqué et combattu si vaillamment.* »

L'année suivante, faisant partie d'une division commandée par le chevalier de Ternay, l'*Ardent* prit part à l'engagement qu'elle soutint, le 21 juin 1780, contre cinq vaisseaux britanniques. En 1781, une escadre de huit vaisseaux, aux ordres du chevalier Destouches,

ayant à bord un corps de troupes d'environ mille hommes, destiné à renforcer l'armée américaine, se rendait dans la baie de Chesapeake, lorsque, le 16 mars, elle fut rencontrée par celle de l'amiral Arbuthnot, également composée de huit vaisseaux. Dans le combat qui eut lieu, l'*Ardent*, pris entre le feu du HMS *London*, de quatre-vingt-dix-huit et du HMS *Royal-Oak*, de soixante-quatorze, allait succomber, lorsque l'*Éveillé*, de soixante-quatre, que commandait le Gardeur de Tilly, parvint à le dégager, malgré la disproportion de leurs forces réunies ; l'*Ardent* eut cinquante-quatre hommes tués et un grand nombre de blessés.

L'année suivante, Marigny prit part, avec l'*Ardent*, aux combats des 25 et 26 janvier 1782, sous Saint-Christophe, et à la prise de cette île, qui en fut le résultat. Chargé par le comte de Grasse de se rendre en France pour y rendre compte des opérations de l'armée, le chevalier de Marigny quitta l'*Ardent*, et prit passage sur la frégate *L'Aigrette*. En son absence, le 12 avril 1782, l'*Ardent* est capturé et sa conserve, le *César* explose, tuant son frère. Au début de l'année 1783, le chevalier, devenu vicomte de Marigny, reçut l'ordre d'aller prendre, à Toulon le commandement du vaisseau la *Victoire*, mais la paix, conclue le 20 juin, rendit cet armement inutile.

À l'été 1784, Marigny est chargé du bombardement de Cabinda, fort construit par les Portugais sur l'un des principaux comptoirs de la côte d'Angola et leur permettant d'interdire l'accès aux navires étrangers, gênant les opérations des négociants qui venaient y faire la traite.

Le roi de France ordonna l'armement d'une division composée de la *Vénus*, frégate de 36 canons, la *Lamproie*, gabare de 24, et l'*Anonyme*, cotre de dix canons. Marigny en reçut le commandement, avec instruction de protéger le commerce français à la côte d'Angola, par tous les moyens. Il appareilla de Brest avec ces trois bâtiments, portant trois cents hommes de troupes, et mouilla devant Cabinda, le 17 juin 1784.

Un fort assez imposant battait la passe et une frégate de 26, mouillée à l'entrée, en défendait l'approche. Marigny n'hésita pas à faire connaître le but de sa mission à son capitaine ; il plaça ensuite la *Vénus* de manière à couper toute communication entre la frégate portugaise et le fort. Il signifie alors à son commandant ses ordres d'assurer l'indépendance du commerce français, et sa résolution d'employer la force pour les faire exécuter. Il disposa en même temps les troupes de débarquement qu'il avait amenées, et se prépara à une attaque vigoureuse. Les Portugais parurent d'abord vouloir résister, puis le commandant du fort demanda un délai de trente jours pour prendre les ordres du gouverneur général. Il était cinq heures du soir; le vicomte de Marigny lui accorde jusqu'au lendemain à sept heures du matin. À midi, le fort était rendu et sa démolition commencée. Plusieurs prisonniers, au nombre desquels se trouvait un prince africain, furent rendus à la liberté.

La cour de Lisbonne, informée de l'issue de cette expédition, se plaignit hautement et fit demander par son ambassadeur, comme une réparation, la destitution de l'officier qui l'avait dirigée. Le conseil en fut donné, mais Louis XVI refusa et le maréchal de Castries, alors ministre de la Marine, approuva la conduite de Marigny.

Dans l'escadre d'évolution qui fut armé en 1784, la frégate la *Fine*, que commandait Marigny, fut citée pour l'habileté et la précision de ses manœuvres. À son retour à Brest, il passa au commandement du vaisseau le *Téméraire* et, sur de nouveaux bruits de guerre, il reçut l'ordre

de se rendre à Toulon pour y prendre le commandement d'une escadre destinée pour les mers de l'Inde.

Au mois d'août 1784, Marigny fut nommé major du corps royal des canonniers-matelots, et, au mois de mai 1786, il fut fait chef de division et major de la première escadre. Il était chargé d'une inspection des ports, en 1789, et il se trouvait à Cherbourg lorsque Louis XVI vint le visiter. Marigny fut brigadier du canot qui porta le roi en rade ; en rentrant dans l'embarcation pour retourner à terre, le roi fit un faux-pas ; Marigny le saisit aussitôt dans ses bras, et, malgré l'embonpoint du monarque, il le porta jusque dans la chambre du canot. « *Mon Dieu, monsieur de Marigny que vous êtes fort !* » lui dit Louis XVI. « *Sire, un Français est toujours fort, quand il tient son roi dans ses bras.* »

En 1790, Marigny est major-général de la marine. Une nuit, des révolutionnaires placent à sa porte la potence et le carcan où l'on attachait les criminels. Quelques jours après, on vint lui apprendre, au milieu de la nuit, que deux ou trois mille marins s'étaient révoltés, et demandaient la tête du major-général. Il prend à la hâte son uniforme, son épée et court à la caserne. « *Vous demandez ma tête, dit-il aux marins mutinés ; la voici, je viens vous l'apporter.* » Les clameurs cessèrent, et les groupes se dissipèrent.

Marigny reçut l'ordre de prendre le commandement de la marine et le ministre, en le lui transmettant, lui disait que c'était un nouveau sacrifice que le roi attendait de lui. En 1792, Marigny fut fait contre-amiral. Mais il s'opposa en vain aux révolutionnaires ; convaincu lui-même qu'il ne pouvait plus rien pour le service du roi, il demanda et obtint sa démission. À cette époque, il comptait trente-trois campagnes, avait exercé quatorze commandements, et assisté à sept combats.

Louis XVI, par une lettre close qu'il lui adressa, lui défendit formellement d'émigrer et, pour l'attacher de plus près à sa personne, il le nomma sous-gouverneur du Dauphin ; mais, témoin de la journée du 20 juin 1792 et de celle du 10 août, il échappa lui-même de peu à la mort. Lors du procès de Louis XVI, il apprit qu'au nombre des chefs d'accusation portés contre le roi, se trouvait celui d'avoir commandé et autorisé l'émigration. Ayant la preuve du contraire, il se rendit à Paris, se présenta à l'avocat du roi, Malesherbes, la lui communiqua, et demanda à la lire à la barre de la Convention.

Le roi, instruit, de cette démarche, dit à son défenseur : « *Je vous défends (et ce sera probablement le dernier ordre que je vous donnerai) de faire aucune mention de ce brave homme dans mon procès ; ce serait l'exposer, et probablement sans aucune utilité pour moi.* »

Cependant, Marigny fut arrêté avec sa famille. Appelé devant le tribunal révolutionnaire, il y est accusé d'avoir fait partie de l'armée royale de l'Ouest, par confusion avec l'un de ses cousins, Gaspard de Bernard de Marigny. L'un des membres du tribunal, le reconnaissant, déclare alors : « *Non, lui dit-il, tu n'es pas le brigand de la Vendée ; je te reconnais, tu es un brave homme, un homme juste et le père du soldat. Tu as été mon major ; tu m'as quelquefois fait mettre en prison, mais toujours je l'avais mérité. Citoyens collègues, je réponds de son civisme.* » Marigny échappa à la condamnation à mort et fut reconduit en prison.

Rendu à la liberté par la chute de Robespierre, Marigny alla se cacher dans une propriété qu'il

possédait aux environs de Brest, le manoir de Lesquivit à Dirinon. Il s'y livra à l'éducation de ses enfants, et partagea ses loisirs entre l'étude et l'agriculture. Il est nommé maire de sa commune sous le gouvernement impérial.

À la Restauration, il est nommé vice-amiral, le 18 juin 1814; le 27 décembre, il reçut la grande décoration de l'ordre de Saint-Louis. Au mois de décembre 1815, le roi le nomma commandant de la marine au port de Brest.

Au mois de juin 1816, Marigny ressentit les premières atteintes d'une maladie aiguë ; malgré ses souffrances, il voulut assister à une fête donnée à l'occasion du mariage du duc de Berry. Il succomba le 25 juillet suivant.

Bernard de Marigny était franc-maçon, il apparaît comme ancien vénérable maître dans les états de 1789 de la loge *l'Heureuse Rencontre* de Brest.

25 juillet 1842 : mort du médecin et chirurgien militaire Dominique-Jean Larrey.

Fils de Jean Larrey, maître cordonnier, il est né dans le petit village de Beudéan dans les Hautes-Pyrénées. Sa maison natale existe toujours dans la rue principale du village, et elle est devenue un musée. Orphelin à treize ans, Larrey est élevé par son oncle Alexis Larrey, chirurgien-major de l'hôpital de La Grave de Toulouse et fondateur du premier hôpital militaire de cette ville. Après six années d'apprentissage, il se rend à Paris pour y étudier la médecine auprès de Pierre Joseph Desault, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Le 13 ventose de l'an II, il épouse Marie-Élisabeth Laville-Leroux, peintre.

JEAN MARCHIONI
PLACE A MONSIEUR LARREY
CHIRURGIEN DE LA GARDE IMPÉRIALE
BIOGRAPHIE



Larrey commence

sa carrière en 1787 comme chirurgien de la marine royale sur la frégate la Vigilante en mer d'Irlande. De retour à Paris dès l'année suivante, il s'y lie avec Corvisart et Bichat, et avec Sabatier, chirurgien en chef des Invalides, hôpital où il obtient sur concours un poste d'aide-major.

Première étape d'une carrière qui le conduira sur tous les champs de bataille d'Europe, de l'Espagne à la Russie, et jusque dans les déserts d'Égypte et de Syrie, il est en 1792 chirurgien aide-major à l'armée du Rhin. Chirurgien de première classe en 1792, dans l'armée du maréchal Luckner, il crée des ambulances volantes à Mayence, à la tête desquelles il court enlever les blessés sous le feu des batteries ennemies. Il est ensuite chirurgien principal à l'armée de Custine, puis chirurgien en chef de la 14^e armée républicaine en 1794. Il organise l'École de chirurgie et d'anatomie de Toulon, et devient professeur à l'École militaire de santé du Val-de-Grâce en 1796. Il est chargé de l'inspection des camps et des hôpitaux de l'armée d'Italie (1796), puis nommé chirurgien en chef à l'armée d'Égypte.

À la bataille d'Aboukir, il sauve le général Fugière, sous le canon de l'ennemi, d'une blessure à l'épaule⁶. Au siège d'Alexandrie, Larrey trouva le moyen de faire de la chair de cheval une nourriture saine pour les blessés, et fit tuer pour cet usage ses propres chevaux. Il embaume Kléber, assassiné au Caire le 14 juin 1800.

En 1802, il est chirurgien en chef de la Garde des consuls. Il soutient sa thèse de médecine en mai 1803, conformément aux nouvelles dispositions de la réorganisation du monde médical : Dissertation sur les amputations des membres à la suite des coups de feu dédiée au général de Villemanzy.

En 1804, Larrey reçoit une des premières croix d'officier de la Légion d'honneur de la main du premier consul, qui lui dit : C'est une récompense bien méritée. Inspecteur général du service de santé des armées, en 1805, et chirurgien en chef de la Garde impériale, il est créé baron d'Empire en 1809, sur le champ de la bataille de Wagram, et inspecteur général du service de santé militaire en 1810. Il fait toutes les campagnes du Premier Empire en qualité de chirurgien en chef de la Garde impériale puis de chirurgien en chef de la Grande Armée (12 février 1812). En 1813, il est nommé chirurgien en chef de l'Hôpital militaire du Gros-Caillou, sis 106 rue Saint-Dominique, à Paris. Il prend la défense des conscrits blessés à la main et accusés de se mutiler volontairement, ce qui lui valut une haine farouche de Soult. En août 1814, il est nommé inspecteur général du service de santé des armées et chirurgien en chef de l'hôpital de la Maison militaire du roi.

Il reste la figure médicale la plus célèbre du Premier Empire. À la bataille de la Sierra Negra, il ampute en une journée pas moins de 200 blessés. Il était d'ailleurs considéré comme un bon chirurgien, à une époque où l'anesthésie n'existait pas, car il était capable d'amputer un membre en moins d'une minute. L'amputation était à l'époque la seule asepsie efficace, en l'absence d'antibiotiques, découverts bien plus tard.

Larrey serait à l'origine de la mise en place au sein des armées françaises du système des « ambulances volantes » dans lesquelles il embarquait indifféremment amis et ennemis, afin de les soigner sans faire de distinction ni de nationalité, ni de grade, ce qui lui valut l'estime des officiers et généraux des armées ennemies.

Larrey est aussi connu dans le domaine de l'asticothérapie qu'il a utilisée lors de la campagne égyptienne en Syrie. Cette technique datant de l'antiquité consiste à déposer sur des plaies infectées une certaine espèce d'asticot qui se nourrit des chairs infectées, les assainissant ainsi.

Le 1^{er} octobre 1811, avec l'aide de quatre autres médecins, le baron Larrey réalise une mastectomie sur l'auteure anglaise Frances Burney (épouse du général Alexandre d'Arbly). Cette dernière, consciente pendant l'opération, raconte quelques mois après dans une lettre adressée à sa sœur les différents gestes des médecins lors de sa mastectomie.

Il acquiert en 1830 une propriété à Bièvres, qu'il transmet à son fils Hippolyte (1808-1895), médecin-chef de l'armée et chirurgien de Napoléon III. Il laissa des mémoires d'un très grand intérêt, rarissimes en édition originale et devenus rares en réédition.





25 juillet 1934 : mort à Paris de Nestor Makhno, militant anarchiste fondateur de l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne

Nestor Ivanovitch Makhno, né le 26 octobre 1888 à Gouliaï Polié (ou Houliaïpole) — ville de l'ouïezd d'Oleksandrivsk du gouvernement de Iekaterinoslav, alors située en Ukraine sur les territoires occupés par l'Empire russe — et mort le 25 juillet 1934 dans le 20^e arrondissement de Paris, est un communiste libertaire d'origine cosaque zaporogue, fondateur de l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne, qui, après la révolution d'Octobre et jusqu'en 1921, combat à la fois les « Armées blanches » tsaristes contre-révolutionnaires et l'Armée rouge bolchévique.



En 1898, à l'âge de dix ans, il quitte l'école pour aller travailler chez un paysan. Il y apprend l'injustice, l'humiliation puis la révolte.

En 1906, à l'âge de 17 ans, et à la faveur de la révolution russe de 1905, Makhno rejoint un groupe anarchiste local et s'implique dans des activités d'« *expropriations* » au cours desquelles un gendarme est tué. Il est arrêté, puis condamné à mort en 1910. En raison de son jeune âge, sa peine est commuée en peine à perpétuité. Il est également condamné aux travaux forcés puis est transféré à la prison de la Boutyrka à Moscou qui accueille les prisonniers politiques.

Libéré en 1917 après la révolution de Février, il rentre à Gouliaï Polié et participe à l'organisation des comités autonomes de paysans et d'ouvriers (soviets) et appelle à la collectivisation des terres et des usines.

En 1918, les armées austro-hongroise et allemande, puis nationaliste ukrainienne et enfin l'Armée des volontaires du général Dénikine et de Wrangel se livrent, successivement, au saccage de la région, voulant établir leur propre pouvoir et rétablir les anciens propriétaires. Makhno et ses compagnons parmi lesquels Maria Nikiforova organisent alors un mouvement de résistance armée. Cet élan révolutionnaire est brisé en mars 1918 par la signature du traité de Brest-Litovsk qui cède l'Ukraine à l'Allemagne et à l'Autriche en échange de la paix.



Drapeau de la Makhnovchtchina.

En 1919, les groupes de guérilla se transforment en une véritable armée, l'armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne (dite « *Makhnovchtchina* »), qui compte jusqu'à 50 000 hommes. Pour combattre les Armées blanches, il s'allie à l'Armée rouge qui se retourne finalement contre lui en 1920.

En 1921, vaincu, il fuit la Russie. Expulsé de plusieurs pays européens, il s'installe finalement à Paris en 1925, où il travaille comme ouvrier chez Renault à Boulogne-Billancourt.

En 1926, cherchant à tirer les leçons de la défaite, il rédige avec cinq autres anarchistes russes en exil un projet de « *Plate-forme organisationnelle de l'union générale des anarchistes* » d'inspiration communiste libertaire. Voline et Sébastien Faure s'y opposent et proposent, en réponse, la synthèse anarchiste.

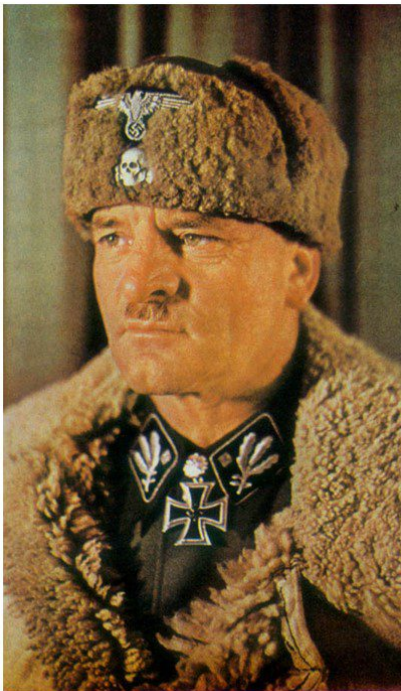
La chanson *Makhnovchtchina* a été écrite en l'honneur de l'armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne par le parolier français Étienne Roda-Gil sur la musique du chant soviétique *Les Partisans*.



25 juillet 1944 : lancement de l'opération *Spring*, pendant la bataille de Normandie.

L'opération *Spring* est une opération militaire menée par les forces alliées, principalement le Canada, pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle s'est déroulée en France au sud de la ville de Caen lors de la bataille de Normandie entre le 25 et le 27 juillet 1944, avec pour but de fixer les forces allemandes, principalement les divisions blindées, à l'est du front pour faciliter à l'ouest l'opération *Cobra* menée par les Américains qui tentent de percer le front dans le sud du Cotentin.

Cette opération est menée par le 2^e Corps canadien commandé par le *Lieutenant général* (en France, général de corps d'armée) **Guy Simonds**. Elle s'oppose au gros des forces blindées allemandes, principalement le 1^{er} Corps de SS-Panzer du *SS-oberstgruppenführer* (général de groupe d'armée SS) **Josef « Sepp » Dietrich** qui obtient un succès défensif certain.



Dans la nuit du 24 au 25 juillet, à la lueur de projecteurs anti-aériens et avec l'appui de chars et de l'artillerie, Simonds lance l'infanterie canadienne au sud de Caen, sur les trois axes de May-sur-Orne, Verrières et Tilly-la-Campagne pour atteindre en profondeur Fontenay-le-Marmion, Rocquancourt et Garcelles-Secqueville, et peut-être ouvrir la route de Falaise. À l'exception de la prise du village de Verrières par le *Royal Hamilton Light Infantry* du lieutenant-colonel John Meredith Rockingham, toutes les autres actions

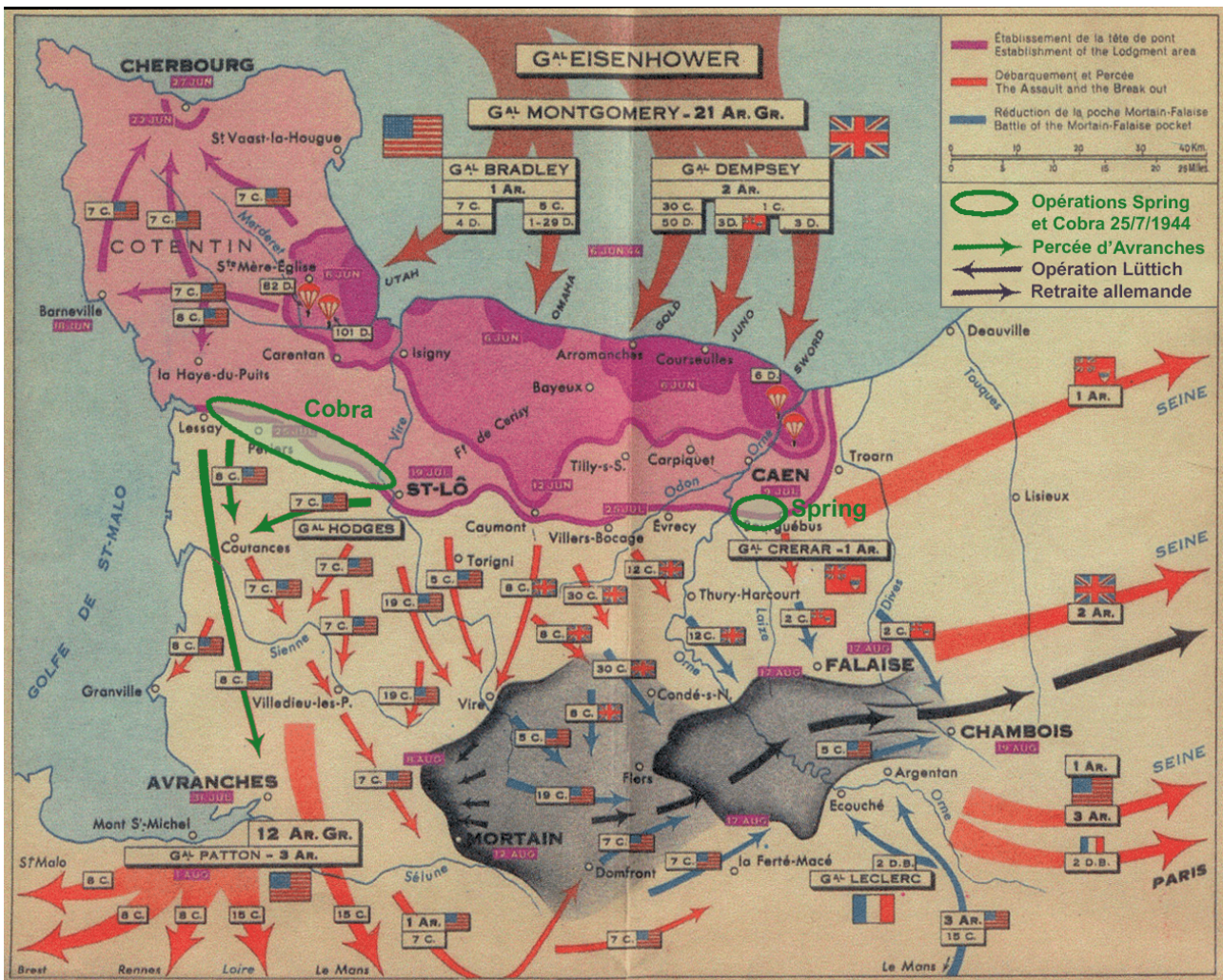
canadiennes échouent face à la résistance allemande de la nuit et de la matinée. Quand le commandement allié envisage de relancer de nouvelles actions en fin d'après-midi, ce sont les blindés allemands qui passent à la contre-attaque et repoussent les Canadiens sur leur ligne de départ.

Cette opération est très coûteuse en vies humaines. Au total, elle cause plus de 1 500 pertes canadiennes, dont environ 450 tués au combat. C'est, pour les forces armées canadiennes, l'opération la plus importante en pertes humaines de la Seconde Guerre mondiale, après le raid de Dieppe, qui fait, sur environ 5 000 combattants, 3 367 pertes dont 907 morts au combat.

L'opération *Spring* est aussi emblématique de l'incompréhension, par le commandement suprême des forces alliées, de la stratégie utilisée par le général britannique Bernard Montgomery. Le général américain Dwight D. Eisenhower veut une guerre de mouvement, avec des gains territoriaux importants. Mais Montgomery s'en tient toujours à des actions d'envergure limitée même pour la prise de Caen car il se heurte continuellement, tout au long de la bataille de Normandie, à une résistance allemande acharnée. Il s'en tient en fait à l'exposé initial de sa stratégie : attirer le gros des forces allemandes à l'est du front pour permettre la percée à l'ouest en direction de la Bretagne. Alors qu'Eisenhower veut une action décisive pour percer sur la route de Falaise, Montgomery donne des instructions verbales à Simonds de limiter l'engagement des troupes canadiennes.

L'échec de l'opération *Spring* et la réussite de l'opération *Cobra* valent à Montgomery la perte de son commandement sur les troupes américaines et à Simonds de vives critiques.

Les soldats canadiens tués pendant l'opération reposent au cimetière canadien de Bretteville-sur-Laize. Les soldats allemands tués lors de la bataille de Normandie sont regroupés et enterrés au cimetière allemand de La Cambe.



25 juillet 1946 : explosion atomique Baker, sur l'atoll de Bikini, lors de l'opération Crossroads.

L'opération Crossroads est le nom donné à une série d'essais nucléaires qui eurent lieu dans l'atoll de Bikini au cours de l'été 1946, les premiers essais atomiques depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi la dernière grande expérimentation du projet Manhattan avant sa dissolution et le transfert de ses activités à la Commission de l'énergie atomique des États-Unis.

Le but de l'opération était de valider la puissance destructrice de bombes A sur des navires et des sous-marins situés aux alentours, ainsi que sur le quai de réparation auxiliaire USS ARDC-13, un type de cale sèche flottante auxiliaire utilisée par l'US Navy. Les deux tirs de cette campagne d'essais utilisèrent des bombes de modèles Mark IIIA, du type Fat Man. Les habitants de l'atoll avaient été transférés le 7 mars sur l'atoll de Rongerik.

Le chef des opérations, le vice-amiral W. Blandy, avait proposé d'appeler l'opération *Crossroads* (« la croisée des chemins »), car « il était évident que la guerre, peut-être même les civilisations, étaient arrivées à un point critique grâce à cette arme révolutionnaire ».



Baker est la cinquième explosion atomique de l'histoire, la détonation a lieu le 25 juillet à 8 h 35 (heure locale) sur l'atoll de Bikini. Première du genre, Baker est une explosion sous-marine avec une charge similaire à celle de *Fat Man*, placée à 27 mètres sous le niveau de la mer. Sa puissance est de 23 kilotonnes. La bombe était surnommée *Helen de Bikini*.

La bombe était placée dans un caisson cylindrique étanche et en acier qui était suspendu en dessous de la coque du navire *LSM-60*. On obtenait ainsi une précision parfaite pour l'expérience et les mesures. Le signal pour activer l'explosion fut envoyé par ondes radio en direction du *LSM-60*. Environ 4 millisecondes après l'explosion, l'onde de choc atteignit la surface avec une vitesse de mach 2,5 et la bulle de gaz projeta un immense volume d'eau autour du site.

Huit bâtiments furent coulés, dont le porte-avions *Saratoga* qui était le plus proche du point zéro et beaucoup furent sévèrement endommagés. Durant plus de 24 heures, la zone proche de l'explosion était mortellement radioactive. L'accès à l'île de Bikini (à 9 kilomètres) ne fut autorisé qu'après une semaine.

Baker demeure à ce jour l'une des explosions les plus impressionnantes en raison de la masse d'eau projetée en l'air, la colonne atteignit plus de 2 kilomètres de haut et souleva ainsi plus d'un million de mètres cubes d'eau. Des tsunamis de plus de 30 mètres se formèrent et engloutirent les vaisseaux proches du centre de l'explosion. Une des particularités de Baker fut

la présence d'un nuage de Wilson (phénomène nommé en l'honneur de Charles Thomson Rees Wilson). La faible pression à l'arrière du front de l'onde de choc produit une forte condensation avec l'apparition d'un nuage dense de forme sphérique. Le phénomène était particulièrement visible dans cette zone tropicale.



25 juillet 1995 : attentat du RER B (gare St Michel) revendiqué par le Groupe islamique armé (GIA) algérien.

Le 25 juillet 1995 à 17 h 00, une bombe placée dans la sixième voiture d'un train de la ligne du RER B explose alors qu'il se trouve au deuxième sous-sol de la station, aux abords des quais de la gare de Saint-Michel - Notre-Dame. L'état-major des sapeurs-pompiers décrète le plan rouge. Une journaliste de France 2 relate que l'évacuation des blessés graves débute à 17 h 40. La place Saint-Michel, les ponts et les rues alentour sont emplis de véhicules de secours.

Le parvis de Notre-Dame fait office de piste d'hélicoptère tandis que des brasseries sont réquisitionnées comme postes de secours avancé.

Le bilan définitif est porté à 8 morts, 25 blessés graves et plus de 175 blessés légers.

Deux des poseurs de bombes sont identifiés grâce aux empreintes digitales laissées sur une bonbonne de gaz qui n'a pas explosé le 26 août 1995 en bordure d'une voie ferrée du TGV Lyon-Paris, près de Cailloux-sur-Fontaines : Khaled Kelkal (petit voyou de la banlieue lyonnaise fiché au banditisme depuis 1990 et qui a connu la « *réislamisation* » en prison) et Boualem Bensaïd. Malgré la traque intensive dont Khaled Kelkal fait l'objet, une tentative d'attentat (Paris 11e) et deux attentats à la bombe sont encore commis à Paris 15e et à Villeurbanne au début du mois de septembre.

Environ 170 000 photos de Khaled Kelkal sont placardées. Après de nombreuses fausses pistes, il est repéré dans la région lyonnaise où il est abattu par les gendarmes de l'Escadron parachutiste d'intervention de la Gendarmerie nationale (EPIGN) le 29 septembre 1995. Grâce à un numéro de téléphone récupéré dans une des poches de Kelkal, la police arrête Karim Koussa, Boualem Bensaïd et Smaïn Aït Ali Belkacem qui sont jugés et condamnés, pour leur implication dans les attentats, à la réclusion criminelle à perpétuité le 30 octobre 2002. Ali Touchent, le « *cerveau* », est tué en Algérie en 1997 ; Rachid Ramda, le « *financier* », est arrêté en Grande-Bretagne en novembre 1995 mais la justice française attend pendant dix ans son extradition qui est finalement décidée le 14 octobre 2005 après que tous ses recours ont été épuisés. Il est extradé le 1^{er} décembre 2005. Jugé pour son implication dans trois attentats commis en 1995 à Paris, dont celui du RER B, Ramda est condamné pour complicité à la réclusion criminelle à perpétuité, le 26 octobre 2007, jugement confirmé le 13 octobre 2009, en appel, par la cour d'assises spéciale de Paris. Sa condamnation est assortie d'une peine de 22 ans de sûreté.

La situation des trois terroristes survivants, emprisonnés en France, est la suivante :

- Boualem Bensaïd : sa période de sûreté se termine en 2020 ; il demande en vain sa libération conditionnelle et son expulsion vers l'Algérie en 2020, 2022, 2025 ;
- Smaïn Aït Ali Belkacem : sa période de sûreté s'est terminée en 2013 mais s'y ajoutent deux autres périodes de huit ans de sûreté pour tentatives d'évasion ;
- Rachid Ramda : il est incarcéré depuis 2005 et condamné à perpétuité avec 22 ans de sûreté ; s'il venait à être libéré, une expulsion vers son pays d'origine lui ferait risquer la peine de mort, à laquelle il a été condamné par contumace pour sa participation à l'attentat de l'aéroport Houari-Boumediène d'Alger en 1992.

25 juillet 2007 : IN MEMORIAM adjudant-chef Pascal Correia (1er RCP).

Décédé des suites de ses blessures graves (tirs de projectiles adverses) reçues dans la nuit du 24 au 25 dans le district de Jaghato (Afghanistan).

Il est le parrain de la 287e promotion de l'École Nationale des Sous-Officiers d'Active (ENSOA),

2e Bataillon (décembre 2012 - avril 2013).



[View Fullscreen](#)
[Aller au contenu PDF](#)

25 juillet 2010 : Wikileaks rend public des journaux internes des forces armées américaines sur le déroulement de la guerre en Afghanistan depuis 2001 (*Afghan War Diary / The War Logs*).

Le terme ***Afghan War Diary*** (« *Journal de la guerre afghane* ») ou ***The War Logs*** (« *Les Journaux de la guerre* ») désigne un ensemble de documents et rapports (*logs*) des forces armées des États-Unis, rapports qui documentent le déroulement de la guerre en Afghanistan depuis 2001.

Ils furent rendus publics par WikiLeaks le 25 juillet 2010, lequel a remis copie des 91 731 documents, durant une période allant de janvier 2004 à décembre 2009, à différents journaux, *The Guardian*, *The New York Times* et *Der Spiegel*, qui ont chacun publié différents

rapports la même journée par entente mutuelle. La plupart des documents étaient classés peu sensibles selon *The New York Times*.

La fuite, l'une des plus importantes de l'histoire militaire des États-Unis, a révélé des informations sur les morts de civils, l'augmentation des attaques talibanes et les supposées participations du Pakistan et de l'Iran dans les attaques talibanes. WikiLeaks n'a pas révélé la source de la fuite, mais les autorités militaires américaines affirment qu'il s'agit de Chelsea Manning.

